





J'avais une trentaine d'années, lorsque j'achetais ma première "petite robe noire" de taille trente-huit, coton et stretch de belle qualité, plutôt moulante, d'une hauteur couvrant juste le genou. Elle était dotée d'un décolleté assez profond mais pas trop, d'une forme ronde à la bordure bien finie. Le dessin de son échancrure semblait accompagner mon cou, presque... porter ma tête. Ses manches accompagnaient le dessin de mes gestes que décrivaient mes bras longs et fins enserés jusqu'aux limites extrêmes de mes poignets. La ligne dessinée par son ultime ourlet, laissait mes jambes s'étirer. Durant les mois qui suivirent son acquisition, elle m'accompagnait lors de "sorties" de fin d'après midi, début de soirée... Nous devenions si intimes qu'elle découvrait souvent à point nommé, l'une de mes épaules, l'ébauche de ma poitrine, la commissure de l'un de mes genoux. Elle se fondait avec la trame

de ma peau en une douce souplesse allant jusqu'à la protéger de néfastes frissons, soutenait mon corps, le bandait, exhortait les battements de mon cœur, jusqu'à le laisser apparaître. Un soir, elle alla jusqu'à l'arborer à hauteur du mon sein gauche ; le cœur était là ; battant sur l'endroit de ma robe... Il était d'un très beau rouge, pratiquement identique au "Chanel" que je portais aux lèvres. Il palpait selon la fonction qui lui appartenait, mais en outre, luisait, laissant s'échapper de petites perles de sang qui glissaient le long de l'étoffe en y dessinant un mince filet sombre. Puis, les perles devinrent gouttes tatouant le galbe de mes jambes nues. Les lanières de satin qui fermaient mes sandales ne firent pas longtemps barrage à ce flux qui alla teinter de brun chacun de mes ongles. Je ne me souviens plus très bien si "l'objet" qui avait provoqué ainsi mes sens fit volte-face ou m'entraîna sous une porte cochère.

Ma petite robe noire était une "vraie robe", une robe que l'on enfiler, qui file sous les ongles impatients, une robe faite pour être défilée, mouillée, souillée, étirée, enroulée, fripée, égarée. Elle était une nuit dans laquelle mon corps entier s'enroulait, maculée d'une tourbe de printemps.

Un matin, au sortir de la moiteur d'une chambre louée, j'aperçus juste sous mon aisselle une plaie béante. Je dus la suturer puis reprendre son ourlet dont la tonicité du fil affichait des ruptures. Puis se fut une cuisse qu'elle ne cessait de découvrir, l'apparition d'un bourrelet à hauteur de la taille, d'un ventre qu'elle pointait telle une monstrueuse nature. Elle se mit à bailler, pelucher, continuait à accompagner mon corps mais insidieusement ne le portait plus. Son odeur s'effaçait ; emportant le secret de l'alchimie qui avait su confondre l'heure bleue aux exaltations de mes chairs. Elle s'usait, sa

teinte noire ternissait, les fils qui l'avaient construite  
s'effiloçaient la sillonnant de rides profondes,  
son image se réduisait en une apparence grotesque.  
Elle me contraignait à me rendre, m'obligeait à  
m'en séparer, rompre. Ne pouvant m'y résoudre,  
entre pulsion et répulsion sa métamorphose venait  
troubler ma compréhension du monde et l'ordre des  
astres. Un temps silencieux guida ma préférence ;  
je me posais dans l'invisible de ses plis, de ses trous,  
épousant sa monstrueuse difformité.  
C'est là, lovée chaque nuit dans la douceur de ce  
cocon originel, que mon corps désormais s'épandrait.  
Par un hiver de forte lune, elle m'embauma de jasmin.  
Lorsque l'aube pointa, nous nous laissâmes enrober  
d'un drap blanc.

---

À *Cœur ouvert*,  
Catherine Poncin, 2013.



